

CHAPITRE VI

Le postulat

Le Carmel dans ses grandes lignes - Joyeux élan - Voie de recueillement - Premiers échos de la solitude - Fervente préparation - La vêtue.

Ce 2 août 1901, qui vit les portes du Carmel s'ouvrir à l'heureuse postulante, était le premier vendredi du mois, jour consacré aux souffrances du Sauveur et à la réparation, double attrait d'Elisabeth lorsqu'elle entra dans notre monastère du *Cœur agonisant de Jésus*.

Là, jusqu'à la mort, sous la grâce de ce mystère qui si longtemps avait nourri son oraison, elle devait poursuivre son office d'ange consolateur, réalisant le désir de sainte Thérèse en ses fondations : « *Donner à Notre-Seigneur des amis d'un dévouement à toute épreuve, à l'heure où tant d'autres l'oublent et l'offensent* ».

Tandis que le divin Maître, exposé sur son trône eucharistique, recevait ses premières adorations, nous nous réjouissions en nos cœurs d'offrir à son souverain sacerdoce cette blanche hostie qu'était bien la virgine enfant.

« *C'est une âme toute céleste, comme il en passe peu même dans les cloîtres* », disait le Révérend Père dominicain venu pour consacrer sa généreuse oblation. Ce mot la résume tout entière à l'aurore de sa vie religieuse. Elle avait traversé le monde dans la fraîcheur immaculée de son innocence, réalisant cette devise d'une autre âme d'élite : « *Ne me touchez pas... je passe...* » Au Carmel *elle passera comme une flamme et comme l'encens qui se consume dans le feu*¹.

Ses dons de nature et de grâce font pressentir ce qu'elle sera dans son nouveau milieu. L'esprit érémitique dont sainte Thérèse dota ses couvents, la caractérisait déjà ; fidèle au milieu des fêtes du monde à la cellule intérieure qu'elle s'était construite au fond du cœur, sur la sainte Montagne, elle devait « *s'enrichir rapidement des trésors de la solitude* ».

Une maxime de nos anciennes Mères, résumant ce caractère propre de la Réforme thérésienne : *Vivre seule avec le Seul*, la ravit dès les premiers jours, et devint comme le mot d'ordre de sa vie religieuse.

¹ Sir L, 9

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

Quant à l'oraison dont la séraphique Mère entendait faire le *ciment de ses monastères*, n'était-elle pas familière à la chère postulante ? Enfin, nous connaissons l'esprit de pénitence et le zèle apostolique qui l'animaient : c'était déjà le Carmel dans ses grandes lignes.

Les débuts de sœur Elisabeth de la Trinité furent un joyeux élan dans la sainte carrière. Tout la charmait, et d'abord son nom qui exprimait si bien le caractère de son alliance avec Dieu. Pour y correspondre, elle entra dans un profond recueillement qui devait la livrer tout entière à ses « Trois ».

Ce recueillement nous frappa dès le premier exercice de communauté. C'était au réfectoire : après avoir achevé son repas, la pieuse enfant, les paupières closes, joignit les mains sous sa pèlerine, révélant par toute son attitude un mouvement profond d'oraison, plutôt qu'un simple acte de recueillement. Pour elle, l'effort eût été de lever les yeux.

Une jeune sœur chargée du service, frappée d'un maintien déjà si religieux et d'une telle désoccupation de toutes choses, se disait : « C'est trop beau pour durer ; on n'arrive pas du premier coup à un pareil esprit de mort ». Cependant, jusqu'à la fin, jamais on ne devait surprendre un regard inutile au cours des exercices conventuels : c'était partout la même modestie, la même absorption en Dieu. Avertie qu'elle pouvait et devait se rendre compte des lieux et des choses, sœur Elisabeth le fit, mais avec une certaine contrainte ; on sentait qu'elle ne perdait pas de vue le Maître divin. « *Au jardin, dans les cloîtres, en tous lieux, disait-elle, Il est tellement là, qu'un léger voile semble seulement nous séparer et qu'Il est tout près d'apparaître* ».

Sur un ton plus enjoué, elle écrivait dans le même sens à sa famille :

Vous aimez les détails, voici quelque chose d'intéressant. Nous avons fait la lessive. Pour la circonstance, j'ai retroussé ma robe, mis un grand tablier par-dessus, et pour compléter, j'ai chaussé des sabots. Je suis ainsi descendue à la buanderie où l'on frottait tant et plus, et j'ai essayé de faire comme tout le monde. Je barbotais et m'éclaboussais pas mal, mais peu importe, j'étais ravie. Oh ! voyez-vous, tout est délicieux au Carmel, on trouve le bon Dieu à la lessive comme à l'oraison ; il n'y a que Lui partout : on le respire, on le vit. Je suis bien heureuse ! Mon horizon grandit chaque jour.

A celui qui depuis quinze ans, confident de son grand secret, avait suivi toutes les phases de son histoire intime et qui console sa mère aujourd'hui :

C'est de tout mon cœur, écrit-elle, que je viens vous remercier de vos bontés pour ma chère maman ; ce qu'elle m'a dit ne m'a point étonnée. Vous savez combien je vous suis reconnaissante ; je ne passe pas un jour sans prier pour vous. J'ai conscience que tous les trésors renfermés dans l'âme du Christ sont à moi, aussi, je me sens infiniment riche ! Avec quelle joie je viens puiser à cette source pour ceux

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

que j'aime et qui m'ont fait du bien.

Que le bon Dieu est bon ! Je ne trouve pas d'expression pour dire mon bonheur ; chaque jour je l'apprécie davantage. Ici, il n'y a plus rien que Lui. Il est tout, Il suffit à tout. J'aime, entre toutes les heures, celle du *grand silence*, et c'est pendant celle-ci que je vous écris. Représentez-vous Elisabeth dans sa petite cellule qui lui est si chère ; c'est notre sanctuaire rien que pour Lui et moi ; vous devinez les bonnes heures passées là avec mon Bien-Aimé ! Tous les dimanches, nous avons le très Saint-Sacrement exposé dans un petit oratoire intérieur ; quand j'ouvre la porte et que je contemple le divin Prisonnier qui m'a faite sa captive dans ce cher Carmel, il me semble un peu ouvrir la porte du ciel ! Alors je place devant mon Jésus tous ceux qui sont dans mon cœur, et là, près de Lui, je les retrouve ; vous voyez que bien souvent je pense à vous, mais je sais aussi que tous les matins, en offrant le saint sacrifice, vous avez un souvenir pour votre petite Carmélite, qui vous confia son secret il y a fort longtemps. Je ne regrette pas ces années d'attente ; mon bonheur est si grand qu'il fallait bien l'acheter. Oh ! que le bon Dieu est bon !...

J'aime vivre en ce temps de persécution. Qu'il faudrait être sainte ! Demandez pour moi cette sainteté dont j'ai soif ; oui, je voudrais aimer comme les saints, comme les martyrs.

A sa mère

Dimanche, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, j'ai pensé que c'était un peu ta fête, ma chère maman ; aussi avec quelle ferveur j'ai prié pour toi ; j'ai mis ton âme dans celle de la Mère des douleurs et lui ai demandé de te consoler. Nous avons, dans le fond du cloître, une statue de *Mater dolorosa* à laquelle j'ai beaucoup de dévotion ; tous les soirs je vais lui parler de toi. J'aime tant ces larmes de la Vierge, je les unis à celles que ma pauvre maman verse en pensant à son Elisabeth. Que ne peux-tu lire en mon âme, tu verrais tout le bonheur que je goûte au Carmel ; bonheur mieux senti chaque jour et connu de Dieu seul ! Quelle belle part Il a faite à sa pauvre petite ! Si un instant tu pouvais voir tout cela, tu serais obligée de te réjouir, puisqu'il me fallait ton *fiat* pour entrer en ce coin du ciel. Merci encore de l'avoir prononcé si courageusement.

Le bon Dieu t'aime, et ta fille te chérit plus que jamais.

A une petite amie inconsolable de son départ, elle essaie de faire comprendre aussi cette joie profonde. Elle la rassure du moins au sujet de sa santé quelque peu ébranlée par les dernières émotions :

Si tu savais combien je suis heureuse, tu ne pourrais plus pleurer, mais tu remercieras Dieu pour moi. Tu te demandes peut-être comment je puis goûter tant de joie, puisque, pour entrer dans cette chère solitude, j'ai laissé ceux que j'aime. J'ai tout en Dieu, et ceux que j'ai quittés, je les retrouve près de Lui. Nous ne sommes pas séparées, les grilles n'existeront jamais pour nos cœurs, et le mien sera toujours le même. Au Carmel, il se dilate et sait aimer encore plus.

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

Le bon Dieu m'a remontée sans poudres ni quinquina ; ma santé se fortifie chaque jour et j'ai un appétit dévorant. On me soigne bien, tu peux être rassurée sur mon compte. Je dors sur notre paille d'un sommeil que je ne connaissais plus. La première nuit, je ne me sentais pas bien solide, je pensais qu'avant le jour j'aurais roulé d'un côté ou de l'autre ; mais pas du tout, et maintenant que la connaissance est faite, ce lit me paraît délicieux. Tout est bon au Carmel, le temps y passe vite et, d'autre part, il me semble que j'ai toujours vécu en ce cher monastère. Douce et obéissante comme dans le monde, au cloître elle fit paraître, dès la première heure, une charité pleine d'épanouissement qui révélait bien l'Hôte divin de cette petite *maison*.

Sa voisine de cellule, habituellement éprouvée par de forts maux de tête, redoutait le plus léger bruit. Sœur Elisabeth régla en conséquence ses moindres mouvements pendant cinq années, sans jamais paraître contrariée d'assujettissements même exagérés par sa charité ; s'oublier pour les autres lui était une seconde nature. Exercée depuis longtemps dans la pratique des vertus, elle y avait acquis une telle souplesse qu'elle semblait n'avoir aucun effort à faire pour se vaincre, et si nous n'avions connu son extrême sensibilité, elle eût passé pour indifférente au frottement inévitable des caractères.

Son postulat fut le rayonnement d'une vie intérieure établie sur les fondements les plus solides, et cette intimité divine, sœur Elisabeth la dépeint dans la lettre suivante :

Vivre, pour une Carmélite, c'est communier à Dieu du matin au soir et du soir au matin. S'Il ne remplissait pas nos cellules et nos cloîtres, comme ils seraient vides ! Mais à travers tout, nous Le voyons, car nous Le portons en nous, et notre vie est un ciel anticipé...

Et encore :

La prière est un repos, un délassement ; on vient tout simplement à Celui qu'on aime, on se tient près de Lui comme un petit enfant dans les bras de sa mère, et on laisse aller son cœur.

Ses journées tout entières étaient visiblement cette communion perpétuelle à Dieu dont elle parle. Le silence du Carmel faisait ses délices, ce cher silence qui lui permettait de rester « *aux écoutes* » du côté du ciel !

Vous me demandez quelles sont mes occupations, écrivait-elle un jour à une amie, je pourrais vous répondre qu'il n'y en a qu'une pour la Carmélite : aimer et prier. Mais parce qu'elle est encore sur la terre, quoique vivant déjà dans le ciel, elle doit, tout en se livrant à l'amour, s'occuper, afin d'accomplir la volonté de Celui qui, le premier, s'est soumis au travail pour nous donner l'exemple. Nous commençons notre journée par une heure d'oraison ; ensuite nous récitons le saint Office, puis nous assistons à la messe. A deux heures, vêpres ; à cinq heures, l'oraison jusqu'à six heures. A huit heures

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

moins un quart, complies ; ensuite jusqu'à matines, qui se disent à neuf heures, nous prions ; ce n'est que vers onze heures que nous quittons le chœur pour aller prendre notre repos. Dans la journée, nous avons deux heures de récréation ; en dehors de cela, nous gardons le silence. Lorsque je ne suis pas employée ailleurs, je travaille dans notre cellule : une paillasse, une petite chaise, en voilà le mobilier ; mais c'est plein de Dieu, et j'y passe de bonnes heures avec l'Époux ! La cellule, c'est quelque chose de sacré, c'est un sanctuaire intime rien que pour Lui et sa petite épouse ; nous sommes si bien tous les deux ! Je me tais, je l'écoute, je l'aime, tout en tirant l'aiguille dans cette chère bure que j'ai tant désiré porter.

Cependant les mois s'écoulaient, et la chère enfant aspirait ardemment à revêtir les saintes livrées de la Vierge Immaculée, « Reine et gloire du Carmel ». Notre manteau, symbole de pureté, la charmait particulièrement. Quand donc s'approcherait-elle de la table eucharistique enveloppée de sa blancheur ? Elle se le demandait chaque jour, et fit plus : interrogea sainte Thérèse elle-même, et la pria de prendre sa cause en main.

Nous étions dans l'octave de sa grande solennité du 15 octobre. Sœur Elisabeth passait en oraison, près de la relique exposée en l'ermitage de la Sainte, l'heure qui sépare complies des matines. Un soir qu'elle réitérait, plus ferventes encore, ses supplications pour obtenir, avec le double esprit du Carmel, le manteau qui, pour elle aussi, devait être le signe d'une bénédiction spéciale, il lui fut dit intérieurement qu'il lui serait donné en la fête prochaine de l'Immaculée Conception.

Dès le lendemain, elle confia la chose à la Mère Prieure. Celle-ci, pour l'humilier, lui dit qu'avant de songer à revêtir l'habit d'un Ordre, il fallait en acquérir l'esprit et les vertus ; sœur Elisabeth reçut cette petite épreuve avec son calme accoutumé et se retira douce et sereine.

Un mois plus tard, le Chapitre délibérait de son admission à la vêtue. L'informant qu'elle aurait à en faire la demande le jour même, la Mère Prieure l'engagea à beaucoup prier :

Je ne sais ce que le bon Dieu et la communauté décideront, lui dit-elle ; quelle que puisse être la réponse qui vous sera donnée, préparez-vous à la recevoir dans la même paix. Vous avez encore beaucoup à acquérir, peut-être serez-vous ajournée.

– Il est vrai, ma Mère, répondit-elle avec simplicité, je suis bien imparfaite, mais je crois que le bon Dieu veut me faire cette grâce ; quant à mes sœurs, pourront-elles me la refuser ? Elles doivent m'aimer, je les aime tant !

L'unanimité des voix prouva l'unanimité des cœurs à l'endroit de cette jeune sœur déjà si chère à sa famille religieuse.

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

Toute à l'action de grâce, sœur Elisabeth de la Trinité s'en remit, pour sa préparation, à Celui-là même dont elle se savait tant aimée. Le divin Maître répondit à son attente, opérant en son âme des effets si puissants qu'elle semblait parfois défaillir. « *Je ne puis plus porter ce poids de grâces* », disait-elle. Ses désirs du ciel n'en devenaient que pus ardents ; comme l'Epouse des Cantiques, elle languissait dans l'attente de la vision, de l'éternelle union ; saintes langueurs que tempéraient seules l'impression constante du terme prochain de son attente et l'espérance de beaucoup souffrir pour Dieu.

Nous n'avons qu'à ouvrir le *Cantique spirituel* de notre père saint Jean de la Croix pour lire, en ces pages admirables, l'histoire intime de sœur Elisabeth de la Trinité :

Si l'âme cherche le Seigneur avec la même ardeur qu'elle chercherait un trésor, elle le trouvera, dit le saint. L'âme embrasée d'amour cherche donc son Bien-Aimé avec plus d'ardeur que tous les trésors du monde, puisque pour lui plaire elle a renoncé à tout et s'est complètement détachée d'elle-même. Il arrive parfois que l'on jette de l'eau sur le feu d'une forge pour l'attiser davantage et pour augmenter l'intensité de la chaleur. Le Seigneur en agit de même envers les âmes en proie à ces langueurs d'amour. Il leur fait entrevoir quelque chose de son incomparable excellence afin d'exciter leur ferveur et de les disposer ainsi plus parfaitement à recevoir les grâces qu'il se prépare à leur accorder. L'âme ayant vu et senti dans une certaine mesure le souverain bien et l'admirable beauté que cache l'obscurité de cette mystérieuse présence, se meurt du désir de voir tomber ces voiles².

Ainsi sœur Elisabeth de la Trinité était-elle préparée par Dieu même à la transformation intérieure dont sa vêtue n'était pour elle que le symbole.

Quand la date de la cérémonie avait été mise en question, enfant d'obéissance et d'abandon, elle n'avait exprimé aucun désir en faveur de l'espérance toujours vivante au fond de son cœur. Les dispositions de sa famille, pas plus que la liberté du prédicateur, n'avaient paru devoir concorder avec *la promesse de sainte Thérèse*, et la prise d'habit avait été fixée au 27 décembre, fête de l'apôtre saint Jean ; mais on se trouva de part et d'autre dans l'obligation d'anticiper, si bien que sœur Elisabeth put écrire à Carcassonne :

C'est en la belle fête de l'Immaculée Conception que Marie me revêtra de sa chère livrée du Carmel ; je vais me préparer au grand acte de mes fiançailles par une retraite de trois jours. Oh ! quand j'y pense, je ne me sens déjà plus de la terre. Priez beaucoup pour votre petite Carmélite, afin qu'elle soit toute donnée, toute livrée, et qu'elle réjouisse le cœur de son divin Maître.

Le 8 décembre 1901, ses vœux ardents furent donc réalisés. Et c'était un dimanche !... Coïncidence qui fut une grande joie pour cette âme toujours plus appliquée au mystère de la sainte Trinité : la Vierge toute

² *Cantique spirituel*, strophe XI

Les Souvenirs – Chapitre 6 : Le postulat

pure l'offrait comme une hostie de louange à la gloire des trois divines Personnes. L'heureuse enfant, dans ce beau jour, fut ravie à tel point qu'elle perdit conscience des choses la concernant et se passant autour d'elle. La Prieure le comprit en la recevant à la porte de clôture, et se demanda comment se terminerait la cérémonie. En échange d'un cœur totalement à Lui, le divin Maître comblait la généreuse novice d'une plénitude d'amour dont elle ne pouvait plus soutenir les effets.

Ici s'achève la première étape de sa vie religieuse. Sœur Elisabeth de la Trinité avait goûté les douceurs, les enivrements du Thabor ; mais devait-elle dresser là sa tente ? Comme les apôtres, comme les saints, elle était appelée à suivre le divin Maître dans les angoisses de l'agonie, dans les souffrances du Calvaire. Dieu, qui l'avait prévenue de ses faveurs, ne voulait pas de mesure pour celle dont l'amour ignorait les réserves. Il fallait donc augmenter la capacité de cette âme défaillante « sous le poids de sa grâce » ; il fallait creuser des profondeurs nouvelles au fleuve de vie qui déjà la débordait : la souffrance allait accomplir cette œuvre divine.